

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 17 (2012)

Artikel: L'ethnicité à l'épreuve du quotidien : ethnographie d'une équipe de
baseball lycéenne à Taïwan

Autor: Soldani, Jérôme

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007283>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ETHNICITÉ À L'ÉPREUVE DU QUOTIDIEN

Ethnographie d'une équipe de baseball lycéenne à Taïwan

Texte: Jérôme Soldani

Abstract

EVERYDAY LIFE AS A CHALLENGE TO ETHNICITY Ethnography of a Senior High School Baseball Team in Taiwan

The Commercial and Aquaculture Senior Vocational High School of Chengkung in southeast Taiwan is considered to be financially poor, yet it continues to support a permanent baseball team. This is in part due to the prestige and financial donations generated by the team's success, in part because of baseball's association with prevailing national moral values, and in part due to the public funding attracted by the predominately Indigenous make-up of the team. Relationships between team players are crystalized as they spend their days between lessons, training, competitions and in their dormitories, organized under the aegis of the paternalistic figure of the coach. Here ethnic categorization tends to yield before a sense of egalitarianism brought about by communal living and team member status in favor of an age-based hierarchy between older and younger team players.

Mots-clés: *Taïwan, baseball, lycée professionnel, internat, Aborigènes, ethnicité*
Keywords: *Taiwan, baseball, senior vocational high school, boarding school, Indigenous, ethnicity*

Le baseball scolaire rassemble à Taïwan la très grande majorité des clubs amateurs pour enfants¹. Il constitue une formation parallèle dans le système éducatif, mais toujours inscrit dans le cadre de l'école qui héberge ses joueurs dans des internats, à partir du collège. Dans le contexte taïwanais, le baseball est une affaire de spécialistes. Il est relativement peu enseigné en cours d'éducation physique. Il est présenté, implicitement ou non selon les cas, par les autorités, parents des joueurs, enseignants et entraîneurs comme un remède à la déscolarisation d'enfants issus des minorités aborigènes et des classes dites «défavorisées» et comme un moyen d'intégration. Les valeurs morales y sont affirmées avec d'autant plus de force et les joueurs soumis à un régime de vie ascétique.

Le lycée national professionnel de commerce et d'aquaculture de Chengkung (*Guoli Chengkung Shangye Shuichan Zhiye Xuexiao* ou, en abrégé, *Chengkung Shangshui*) est un établissement public et mixte du sud-est de Taïwan qui s'appuie sur l'identité «aborigène» de son équipe de baseball et sur la démonstration d'une discipline drastique pour alimenter sa réputation de modèle pour la nation. La promotion de son image, faisant appel aux représentations sociales qui entourent le baseball scolaire taïwanais, est un moyen d'attirer de nouveaux élèves et d'obtenir plus de subventions. Comment les adolescents qui composent cette équipe vivent-ils cette politique de l'établissement au quotidien et négocient-ils leurs appartenances et relations au travers de leur mode de vie?

¹Je souhaite exprimer toute ma gratitude à Ghislaine Gallenga, à Frédérique Guyader, aux éditrices de ce numéro thématique, Véronique Pache Huber et Laurence Ossipow, ainsi qu'aux évaluateurs anonymes de la revue dont les lectures attentives des premières versions de cet article et les commentaires auront largement contribué à son amélioration. Mais ma reconnaissance va par-dessus tout aux joueurs et à l'entraîneur de Chengkung Shangshui, ainsi qu'à l'établissement, pour leur hospitalité et leur générosité au cours de mon enquête de terrain.

La contribution des Aborigènes au baseball taïwanais et à son histoire les inscrit dans un rôle d'instruments et de cibles de la construction nationale par l'éducation et par le sport (Yu & Bairner 2010). Mais ce que retiennent l'historiographie et les pouvoirs publics ne correspond pas toujours avec la réalité vécue par les acteurs. L'exemple de Chengkung Shangshui montre des joueurs lycéens, âgés de 15 à 18 ans, aux prises avec un emploi du temps surchargé entre les cours et les entraînements. Leur vie sociale se joue essentiellement au sein de leur dortoir où les aînés régissent les cadets, et où l'entraîneur édicte les règles. Le respect des adolescents pour son autorité et pour l'institution n'empêche pas certaines transgressions qui sont tout autant parties prenantes de la construction de leur identité.

L'enquête au sein du lycée de Chengkung s'est déroulée sur deux séjours d'un mois en décembre 2008 et mai 2010. Elle s'inscrit dans les dix-huit mois de terrain consacrés à mes recherches de doctorat en anthropologie sur le baseball de Taïwan. J'ai chaque fois logé dans l'hôtel de pratique de l'établissement qui jouxte le dortoir des joueurs. Réservé aux visiteurs, c'est là que s'exercent les lycéens apprentis en hôtellerie et restauration. Les données collectées sont essentiellement le fruit d'observations de leur quotidien, du lever au coucher, et de discussions le plus souvent informelles. Il s'agissait de comprendre les ressorts de l'organisation de leur vie de tous les jours, les mécanismes de transmission de leurs compétences et la façon dont ils s'inscrivent au sein de leur établissement. Cette enquête englobe les entraîneurs, les professeurs et l'administration du lycée. Les parents sont notablement absents de cet univers.

Il n'est pas question de faire ici l'ethnographie d'une école (Delalande 2007; Filiod 2007), mais plutôt de prendre en considération le mode de vie d'un groupe d'adolescents, au croisement des mondes scolaire et professionnel. Il s'agira de comprendre comment ces adolescents articulent les entraînements quotidiens, le calendrier des compétitions et les impératifs de leur scolarité. Une attention toute particulière sera accordée à leur principal lieu de résidence, l'internat, où se cristallisent les relations interpersonnelles et où les adultes, à l'exception de l'entraîneur, ne pénètrent que rarement. Le fait que les joueurs de baseball professionnels formés à Taïwan, d'où qu'ils viennent, partagent une expérience très proche en termes d'apprentissage et de mode de vie, interroge la formation d'une culture spécifique des pratiquants spécialistes du baseball taïwanais.

La place des Aborigènes dans l'histoire du baseball taïwanais

Le baseball est introduit à Taïwan au début du XX^e siècle, par les Japonais qui administrent l'île entre 1895 et 1945. Ils pratiquent eux-mêmes ce sport depuis les années 1870 et le considèrent, après un rapide processus de réappropriation, comme la quintessence de leur propre culture (Roden 1980). Il est associé, à partir des années 1920, à la politique d'assimilation des Taïwanais de tous horizons ethniques à l'empire. Les écoles, qui jouent un rôle stratégique dans ces mesures d'intégration, deviennent un foyer de la diffusion du sport et plus particulièrement du baseball. La participation des populations aborigènes, parmi les plus farouchement opposées au régime, est très largement encouragée. Le baseball permettra à plusieurs d'entre eux de partir étudier au Japon (Yu 2007a: 17-18). Quand le Parti nationaliste chinois (Kuomintang) prend possession de Taïwan en 1945, puis s'y replie en 1949 à la suite de la défaite face aux forces communistes sur le continent, il fait du sport l'un des piliers de son système éducatif. Plutôt que de bannir le baseball comme stigmate de la période japonaise, le Kuomintang choisit d'en faire un levier de la mobilisation nationaliste dans un territoire dont il vient de prendre le contrôle et sur lequel il se trouve dès lors confiné (Morris 2010: 54-78; Soldani 2011: 680-681).

Le baseball acquiert le statut de «sport national» (*guoqiu*)² dans les années 1970, au moment où Taïwan se retrouve isolée de la scène internationale avec la reconnaissance de Pékin par les Nations Unies. Il devient un instrument de sa diplomatie et un symbole de sa réussite économique, grâce aux nombreux succès internationaux remportés par des équipes scolaires. Les jeunes joueurs taïwanais, qui gagnent la Little League World Baseball Series³ à dix-sept reprises entre 1969 et 1996, deviennent les dépositaires de l'honneur national et les représentants d'une culture chinoise aux valeurs «confucéennes» promues par l'Etat-parti (Sundeen 2001).

L'enseignement de la morale occupe une place prépondérante dans les programmes scolaires jusqu'à la fin des années 1980 (Meyer 1988). Avec la démocratisation du pays et l'alternance politique du pouvoir exécutif au tournant des années 2000, il perd de son poids (Corcuff 2001), mais le modèle semble avoir gardé une certaine prégnance dans le baseball scolaire. Il conserve un ordre hiérarchique dit «confucéen», où «piété filiale» (*xiao*) et «patriotisme» (*zhong*) tendent à se confondre (Stafford 1992), expliquant certaines similitudes

² Tous les termes entre parenthèses et en italiques sont les translittérations du chinois mandarin.

³ Compétition pour les 10-12 ans dont les phases finales se déroulent annuellement à Williamsport (Etats-Unis), depuis 1939.

avec le service militaire. L'inscription des Aborigènes dans le système éducatif apparaît donc comme essentielle pour les besoins hégémoniques de l'Etat face à des populations qu'il juge récalcitrantes.

Les Aborigènes, qui constituent environ 30 % des effectifs de la ligue professionnelle de baseball (Yu & Bairner 2010: 75), ne représentent que 2 % de la population totale actuelle qui s'élève à 23 millions d'habitants. Les autres 98 % appartiennent à la majorité han (chinoise), qui se divise elle-même entre Hoklo (73 %), Hakka (12 %), parlant respectivement le hokkien et le hakka, et les Continentaux (*Waishengren*, 13 %), issus de la dernière vague migratoire venue de toute la Chine entre 1945 et 1955, ainsi que leurs descendants (Allio 2000: 45)⁴. En 1994, au terme d'une longue histoire de stigmatisation par les autorités, japonaises puis chinoises, et de luttes politiques pour leur autodétermination, les Aborigènes obtiennent du gouvernement taïwanais la reconnaissance de leur statut de «populations autochtones» (*yuanzhumin*) (Allio 1998; Simon 2009). Ce statut administratif concerne, depuis 2008, les membres recensés de quatorze groupes distincts⁵. L'utilisation de cette appellation par les Aborigènes eux-mêmes met en évidence le choix politique d'une négociation au travers d'une catégorie qui tend à effacer cette pluralité et à réinterpréter l'histoire dans des versions concurrentes (Liu 2011: 256)⁶.

En 1968, l'équipe de l'école élémentaire de Hungyeh, un petit village montagnard du comté de Taitung, uniquement composée de jeunes aborigènes bunun, défait à deux reprises une équipe japonaise en tournée à Taïwan et prétendument championne du monde en titre. Vingt-mille spectateurs s'étaient rassemblés dans le stade de Taipei pour assister aux prouesses d'enfants originaires d'une région réputée la moins développée du pays et dépeints comme des va-nu-pieds jouant avec des bâtons de bambou et des pierres plutôt que des battes et des balles, bien qu'ils disposassent en réa-

lité de ce matériel. De nos jours encore, cet événement est largement considéré comme l'avènement du baseball comme «sport national» à Taïwan et le point de départ de la longue série de victoires taïwanaises en Little League Baseball.

La «légende de Hungyeh» (*Hungyeh chuanqi*) sert la construction nationale d'un Etat pluriethnique par l'intégration des Aborigènes et la légitimation d'un nouvel ordre social et politique (Yu 2007b: 1265; Yu & Bairner 2010). Elle raconte que Lin Chu-peng, un Han, directeur de l'école élémentaire de Hungyeh à partir de 1963, avait trouvé dans le baseball, pratiqué dans le village avant son arrivée, un moyen de remédier à l'absentéisme chronique dont souffrait son établissement et de rapprocher les différents groupes aborigènes voisins souvent en conflits (Yu 2007b: 1268). Les jeunes Bunun, rétifs à l'enseignement scolaire, deviennent, grâce au baseball, des élèves plus assidus et de «bons citoyens» (*hao guomin*) qui défendent avec héroïsme les couleurs de la République de Chine. En dépit de leur pauvreté, les joueurs de Hungyeh ont terrassé la riche équipe japonaise grâce à leur tempérament «effréné et insouciant» (*bu shou jushu, ziyou xizai*) qui servira désormais à caractériser le style de jeu des Aborigènes (Morris 2010: 81-92).

Souvent décrits, dans les discours de la majorité han, comme paresseux, de faible intelligence ou parfois violents (Yu & Bairner 2010: 74), les Aborigènes bénéficieraient cependant de leur milieu de vie montagnard pour développer leurs facultés physiques. Ils seraient biologiquement mieux armés en termes de masse musculaire et d'endurance cardiovasculaire. Si aucune preuve scientifique ne vient valider de telles thèses relevant du darwinisme social, les propos stigmatisants demeurent (Lin 2010: 25-51). Cette étiquette sociologique et génétique a généré des politiques de scolarité spécialisée encourageant les jeunes aborigènes à suivre des études dans certains secteurs d'activité pour lesquels ils seraient naturellement doués (sport, danse, chant, arts

⁴ Les Aborigènes sont l'objet d'un recensement annuel par le gouvernement, à l'égard duquel il faut évidemment rester prudent (Allio 1998: 54-55). Les autres chiffres ne sont que des estimations fondées sur plusieurs sondages et recherches. Pour plus de détails concernant ces groupes ethniques, voir le dossier consacré aux dynamiques identitaires à Taïwan dans le numéro 57 de *Perspectives chinoises* (2000: 44-91). Selon le rapport d'octobre 2011 du Council of Indigenous Peoples, placé sous l'autorité du Premier ministre taïwanais, 518 929 individus ont été recensés comme appartenant à l'un des groupes autochtones (<http://www.apc.gov.tw/portal/docDetail.html?CID=940F9579765AC6A0&DID=0C3331F0EBD318C233E85DA8ACB82355>, page consultée le 14.03.2012).

⁵ Neuf groupes étaient déjà reconnus sous l'administration japonaise (1895-1945), à savoir les Pangcah (ou Amis), Paiwan, Atayal, Bunun, Puyuma, Rukai, Tsou, Saisiat et D'ao (ou Yami). Entre 2001 et 2008, s'ajoutent les Thao, Kavalan, Truku (ou Taroko), Sakizaya et Seediq, le plus souvent à l'occasion d'une scission avec l'un des groupes précédents.

⁶ Il est impératif de contextualiser ces différentes références identitaires qui sont le résultat d'interactions entre plusieurs niveaux de revendications et d'appartenances allant de l'échelle nationale avec l'ensemble pan-aborigène des «populations autochtones» à la dimension plus locale du «village» (*buluo*), en passant par les groupes ethniques, les lignages ou les classes d'âge (Liu 2010).

autochtones) ou dans des domaines professionnels prédéterminés (mécanique, infirmerie, hôtellerie-restauration, etc.) pour lesquels des classes ont été spécifiquement créées pour eux (Hsu & Lou 2011).

Les acteurs aborigènes du monde du baseball considèrent généralement ce sport comme l'un des rares moyens de promotion économique et sociale à leur portée dans un contexte où les populations autochtones de Taïwan, comme celles d'autres parties du monde, connaissent un niveau de vie inférieur au reste de leurs concitoyens (Simon 2009: 313). Certains partagent le même point de vue que les autorités, selon lequel le baseball aurait rempli sa mission civilisatrice, en contribuant à la transformation des «barbares» (*fan*) en «aborigènes» (*yuanzhumin*), notamment en amenant dans son sillage l'éducation, du travail et donc de l'argent. Ces représentations ne tiennent pas compte cependant des désagréments d'un milieu où ne survivent que les plus aptes, de la faible place laissée à l'enseignement général et du manque patent de débouchés qui tendent à reproduire les inégalités sociales déjà existantes (Lin 2010: 122-126). Malgré leur forte représentation sur les terrains et les salaires élevés dont certains peuvent, ou ont pu, bénéficier, ce n'est qu'en 2003 qu'un Aborigène accède au poste de capitaine de l'équipe nationale et en 2006 à la responsabilité d'entraîneur général d'un club professionnel taïwanais (Yu & Bairner 2010: 74). Il faut attendre la saison 2011 pour qu'un joueur professionnel obtienne le droit de porter son nom aborigène au dos de son maillot.

Cette appartenance «aborigène» n'est cependant revendiquée collectivement que lors de certains discours publics ou médiatiques servant la promotion de l'équipe. Ils font la plupart du temps référence à la combativité censée caractériser un style de jeu spécifique aux Aborigènes. Pour s'encourager, les joueurs utilisent parfois des «chants guerriers» (*shange*) en langue autochtone, même si la totalité des équipiers ne sont pas aborigènes ou n'appartiennent pas au même groupe ethnique. Mais il n'est jamais vraiment question de guerre et ils peuvent mobiliser de la même manière des airs de la musique pop en langue chinoise. Aussi, quelle place cette dimension ethnique occupe-t-elle dans le quotidien d'une formation ainsi qualifiée d'«aborigène»? Que peut nous apprendre à ce sujet l'examen ethnographique de l'équipe permanente d'un lycée tel que celui de Chengkung Shangshui?

Chengkung, son lycée et son équipe de baseball

Chengkung est une petite ville portuaire du sud-est de Taïwan, coincée entre l'océan Pacifique et un massif montagneux, située à 60 km du tropique du Cancer au nord et autant de la ville de Taitung au sud. La circonscription de Chengkung abrite environ 17000 habitants dont près de la moitié sont recensés comme «aborigènes», appartenant pour la plupart au groupe des Pangcah (ou Amis). Son unique lycée, Chengkung Shangshui, accueille en moyenne 450 élèves par an, répartis dans les trois années du cursus et engagés dans l'une des filières proposées par l'établissement: commerce, aquaculture, informatique, tourisme et restauration. A Taïwan, le recrutement pour entrer au lycée se faisant sur concours, ils viennent des quatre coins du pays. Une quarantaine de garçons, toutes années confondues, font également partie de l'équipe de baseball permanente du lycée. Cela signifie qu'ils consacrent plus de la moitié de leur temps scolaire à l'apprentissage de ce sport et vivent la plupart du temps au sein d'un dortoir spécifiquement mis à leur disposition à l'intérieur de l'établissement.

En raison de son faible effectif, le lycée est moins bien pourvu que d'autres établissements plus fréquentés. Or, une équipe de baseball de niveau lycéen est particulièrement coûteuse. Elle nécessite un terrain de jeu aux dimensions conséquentes, des espaces d'entraînement aménagés (pistes pour lanceurs, cages pour batteurs, etc.), des salles de musculation et un équipement onéreux (balles, casques, battes, gants, maillots, protections, propulseurs de balles électriques, etc.). D'importants frais de transport et de logements sont également engagés lors des compétitions, qui ont généralement lieu dans l'ouest de l'île⁷. Pour limiter les frais, l'équipe loge parfois gratuitement dans un temple et compte sur l'aide des parents des joueurs constitués en «groupe de soutien» (*houyuanhui*).

Pour augmenter ses rentrées d'argent, l'établissement mobilise des bailleurs de fonds publics et privés, en soulignant les bons résultats de l'équipe, qui se classe régulièrement parmi les huit meilleures du pays, en dépit de ses faibles finances⁸. Il insiste aussi sur l'identité «aborigène» des joueurs et leur respect de valeurs morales dominantes au sein de la société taïwanaise, telle que la piété filiale. Les médias qualifient souvent l'équipe de Chengkung Shangshui d'héritière

⁷ Ces déplacements coûtent entre 90 000 et 300 000 dollars taïwanais (entre 2250 et 7500 euros), et ne sont que partiellement remboursés en fonction des résultats sur le terrain (entre 80 et 90 % si le club termine dans les quatre premières places, ou autrement à hauteur de 50 à 60 % selon les compétitions). Un euro équivaut à une quarantaine de dollars taïwanais.

⁸ Sur la page du site Internet du lycée consacrée à l'équipe, figure la démarche pour faire des dons à l'établissement et ainsi «soutenir le baseball aborigène de la côte-est (de Taïwan)».

de l'«esprit de Hungyeh» (*Hungyeh jingshen*). Ils montrent à l'envi des balles et des battes rafistolées servant à l'entraînement. Mais, comme à Hungyeh autrefois, faire de la récupération n'exclut pas de posséder par ailleurs du matériel correct. Le club reçoit des dons privés de particuliers ou d'entreprises, parfois sous forme de sponsoring. L'Etat est sollicité au travers de plusieurs de ses organes, notamment ceux qui sont impliqués dans le soutien aux Aborigènes. Cette démarche et la rhétorique de la pauvreté sont très courantes de la part des écoles taïwanaises entretenant une équipe de baseball.

Bien que l'établissement affirme que tous ses joueurs sont aborigènes, en 2010, seuls trente-deux d'entre eux, sur trente-sept, le sont. Cette large majorité conforte cependant l'image publique promue par le lycée. Vingt-six joueurs sont de père et de mère aborigènes, parfois de groupes ethniques différents. Dans ce cas, ils se réfèrent systématiquement à celui du père. Sept d'entre eux n'ont qu'un seul parent appartenant à un peuple autochtone, mais se situent chaque fois dans le groupe de ce dernier. Au total, vingt-huit sont Pangcah, trois sont Bunun et le dernier est Puyuma. Cinq n'ont aucun de leurs deux parents recensés comme «aborigène» et sont donc considérés comme han. Le statut d'«aborigène» ouvre des droits à une allocation de 21 000 dollars taïwanais (un peu plus de 500 euros) pour l'année scolaire, qui coûte autour de 55 000 dollars taïwanais (environ 1350 euros) à un joueur de baseball, en fonction des options choisies⁹. C'est un apport non négligeable si l'on considère que leurs parents occupent tous des emplois à revenus modestes, quand ils en ont un, dont les plus lucratifs sont ceux de petits commerçants ou de petits fonctionnaires de police. Ce statut offre aussi des points en plus pour les examens aux concours d'admission à l'université. Ces commodités sont le produit d'une politique nationale d'intégration des minorités à l'Etat.

Les joueurs peuvent donc instrumentaliser cette identité pour obtenir les avantages qui lui sont attachés. Mais ils ignorent ou confondent souvent les appartenances ethniques de leurs coéquipiers. Ils sont originaires de régions éloignées, ne sont pas tous nés de parents aborigènes, et ceux qui le sont n'appartiennent pas toujours au même groupe ethnique. Dans les pratiques linguistiques quotidiennes, la langue véhiculaire est le mandarin. S'il leur arrive d'employer des termes en langues aborigènes, ils le font au même titre qu'avec d'autres empruntés au hokkien, à l'anglais ou encore au japonais (Soldani 2010). Entre eux, ils s'appellent toujours

par leurs prénoms ou surnoms chinois et beaucoup ne parlent pas couramment leur langue ethnique maternelle. Bien qu'ils puissent s'exprimer longuement sur leur appartenance ethnique lorsqu'ils sont interrogés, reprenant parfois des éléments du discours institutionnel, y compris les plus stigmatisants, l'observation de leur quotidien ne montre en revanche aucune mobilisation spontanée de leur ethnicité dans leurs relations ou la construction de leur identité collective, essentiellement subordonnées aux tâches journalières et à un mode de vie organisé autour de leur pratique du baseball.

Un quotidien laborieux et un emploi du temps surchargé

Les jours de classe, les joueurs se lèvent entre 5h et 5h30. Tout le monde quitte le dortoir à 5h50, pour commencer les échauffements vers 6h du matin. Entre 7h et 8h30, ils prennent un petit-déjeuner rapide, se douchent et se préparent pour la suite de la journée. Ils passent des cours le matin, entre 8h30 et midi, aux entraînements forcenés l'après-midi, de 13h30 aux environs de 18h. Ils inversent cet ordre d'une semaine à l'autre. Après le repas du soir, entre 18h et 19h, les joueurs ont encore deux heures pour étudier, suivre des cours de rattrapage ou faire de la musculation. Après s'être douchés et changés une dernière fois, ils vont se coucher autour de 22h. Un tel rythme quotidien pour les joueurs de baseball lycéens fait figure de norme à Taïwan (Yu 2007a: 85-88). Durant les week-ends et en période de vacances, sauf pour les fêtes et les longs congés d'été, ils restent généralement à l'internat et consacrent normalement la moitié de leur temps à l'entraînement. Beaucoup ne rentrent pas chez eux en raison de la distance les séparant de leur domicile familial et du coût que représentent les trajets.

Leur emploi du temps scolaire est aménagé en fonction des besoins du baseball. Les cours sont annulés pour les entraînements et en temps de compétition, de sorte que les joueurs manquent près de la moitié des enseignements suivis par leurs camarades, malgré les séances de rattrapage. Les attentes sur leurs copies sont souvent revues à la baisse, avec des sujets volontairement simplifiés. Des unités d'enseignements sont parfois automatiquement accordées, pour ne pas bloquer le joueur dans son cursus. Il en résulte un regard souvent condescendant du corps professoral et de l'administration du lycée qui s'efforcent de justifier le faible niveau scolaire des joueurs par leur implication corps et âme dans le sport. Cette corré-

⁹ Selon un rapport du Council of Indigenous Peoples daté du mois de septembre 2010, le revenu annuel par ménage aborigène serait de 497 000 dollars taïwanais (environ 12 500 euros), soit deux fois inférieur à la moyenne nationale (<http://www.apc.gov.tw/portal/docDetail.html?CID=19F6DD25969C101D&DID=0C3331F0EBD318C2A09FECB73018C3C9>, page consultée le 14.03.2012).

lation, qui n'est ni systématique, ni évidente, colle à l'image des joueurs de baseball taïwanais qui ont la réputation d'être peu enthousiastes, voire rétifs, aux études.

Lorsqu'ils vont en cours, les joueurs portent l'uniforme de l'établissement. Pour l'entraînement, ils revêtent la tenue et l'équipement réglementaires des joueurs de baseball: casquette, gant, battes, chaussures à crampons, etc. Ces changements répétés de tenue font du lavage de leurs vêtements, dont ils sont aussi responsables, l'une de leurs principales préoccupations. Ils s'organisent à tour de rôle pour faire tourner la demi-douzaine de machines à leur disposition dans leur dortoir, étendre et ramasser le linge, profitant de la moindre pause entre deux cours ou deux phases d'entraînement pour s'en charger. Le problème devient d'autant plus sensible durant la saison des pluies qui court de mai à octobre.

Les joueurs soulignent l'aspect routinier de leur quotidien, parfois ennuyeux et souvent prévisible. Ils ne considèrent pas leur pratique du baseball comme un jeu, mais comme une forme de «travail» (*gongzuo*), au sens de labeur, qui ne se limite pas au temps passé sur le terrain. Les joueurs sont autant responsables de leur apparence et de leur matériel que du terrain qu'ils ont la charge d'entretenir. De longues heures hebdomadaires, prises sur le temps d'entraînement, sont consacrées à couper l'herbe et à damer le sable. Cette tâche est par ailleurs considérée comme essentielle par l'entraîneur comme par les joueurs. Le terrain est leur «lieu de travail» (*gongzuo de difang*) et les autres lycéens ne foulent que rarement ce domaine réservé.

L'internat comme principal lieu de sociabilité

Ce n'est cependant ni sur les bancs des classes ni sur les terrains que les joueurs passent la majeure partie de leur temps, mais à l'internat où ils demeurent presque toute l'année. La plupart des joueurs lycéens expérimentent ce mode de vie depuis le collège. Faute de place, certains joueurs, le plus souvent en première année, occupent des chambres dans le bâtiment d'en face, un autre dortoir qui accueille essentiellement les élèves en section hôtelière et le réfectoire commun au sous-sol. Ils y retournent juste avant l'extinction des feux, vers 22h. Les internes ont alors le choix d'aller se coucher, pour éventuellement prolonger les discussions avec leurs camarades de chambre, ou rester dans l'une des salles communes qui restent éclairées pour ceux qui souhaitent continuer de faire leurs devoirs. Même si cela peut être un prétexte pour rester éveillé et continuer à bavarder ou regarder la télévision, les joueurs ne s'éternisent guère le soir, du fait de la fatigue accumulée tout au long de la journée.

Le dortoir compte douze chambres, toutes climatisées pour mieux supporter les pénibles chaleurs de l'été tropical. Chacune accueille deux ou trois joueurs, et dispose d'une petite salle de bain. Un grand bureau dans chaque pièce offre un espace de travail confortable pour les occupants et leur permet d'entreposer casquettes, balles, bouteilles et autres revues en plus des manuels scolaires. Les deux étages du bâtiment sont reliés entre eux par un grand escalier au centre qui conduit jusqu'au toit. Au milieu de chacun des deux étages se trouve une salle commune, disposant d'une télévision, souvent allumée sans personne pour la regarder, une fontaine à eau, et des tables basses autour desquelles sont installés des bancs et des chaises pour qu'une dizaine de personnes au maximum puisse s'asseoir.

En dehors des heures de sommeil, du temps, souvent trop court, consacré aux devoirs et des minutes de préparation à la hâte juste avant de sortir pour s'entraîner ou aller en cours, le dortoir est apprécié comme lieu de délasserment. Les joueurs aiment y prendre une douche, faire une sieste, boire et manger, discuter, écouter ou jouer de la musique. Ils regardent souvent la télévision, la plupart du temps du baseball, mais aussi des dessins animés, des émissions musicales, des films d'actions, hongkongais ou américains, et des séries taïwanaises. Il leur arrive aussi de jouer à des jeux vidéo ayant souvent le baseball pour thème. Leur tenue est aussi plus décontractée dans les temps libres: tongs, shorts à fleurs ou survêtements, t-shirts de couleurs vives, tranchent avec les uniformes réglementaires des terrains et salles de classe. A l'intérieur du dortoir, il n'est pas rare qu'ils se déplacent torse nu, voire en caleçon.

Les adultes ont un accès limité au dortoir des joueurs, à l'exception de l'entraîneur qui n'y demeure pas, et des surveillants, qui ne manquent pas de faire de temps à autre une inspection à l'improviste. Parents et enseignants attendent généralement devant la porte jusqu'à ce qu'ils soient conviés à entrer. Les joueurs, qui sont responsables du maintien de l'ordre au dortoir, n'ont ainsi pas manqué l'occasion de se le réapproprier. Tout ceci contribue à faire de l'internat un espace de vie réservé aux joueurs et où ils s'affirment comme les «acteurs» de leur propre culture (Delalande 2009: 6).

Les relations entre «aînés» et «cadets»

Les joueurs appartiennent tous à la même classe d'âge de lycéens adolescents mais se divisent en fonction de l'année scolaire dans laquelle ils sont inscrits. C'est la position par rapport au cursus scolaire qui établit la relation entre «aînés» (*xuezhang*) et «cadets» (*xuedi*). Conformément aux souhaits de l'entraîneur, chaque soir, après 21h30, tous les joueurs se rassemblent dans la salle commune de l'étage pour discuter. Une partie des «aînés», seuls

à s'asseoir sur les chaises et les bancs, félicitent ou réprimandent leurs «cadets», et donnent les consignes pour les jours à venir. Ces derniers ne se privent pas pour autant de répondre à des remarques qu'ils considèrent injustifiées ou déplacées. C'est à ce moment que, en l'absence de l'entraîneur et de tout autre adulte, se joue la sociabilité du groupe et où doivent se désamorcer les conflits, quitte à en venir à la dispute. Dans ce cas, la «réunion» (*kaihui*), qui ne dure jamais plus d'une demi-heure, se termine par des chants et de la musique avant de se quitter pour la nuit.

L'internat est ainsi le lieu privilégié de l'apprentissage entre pairs des structures culturelles dans lesquelles s'inscrivent ces adolescents, constituant une culture de passage vers l'âge adulte (Delalande 2003: 102). Les débats sont généralement menés par un capitaine (*duishang*) et un vice-capitaine (*fuduisang*) nommés par l'entraîneur parmi les joueurs en dernière année. La charge nécessite d'être exemplaire sur le terrain comme à l'étude, et respecté par ses coéquipiers. Avant de confirmer son choix, l'entraîneur dit sonder les nouvelles recrues pour déterminer qui, parmi les «aînés», a le plus d'autorité sur eux sans avoir à les brutaliser.

En dehors de cette relation entre «aînés» et «cadets», un certain égalitarisme est en vigueur au dortoir. Il constitue le groupe en équipe de baseball et achève par ailleurs de gommer les catégorisations ethniques. À l'approche d'une compétition, ou lorsqu'un certain temps s'est écoulé, l'entraîneur exige que les joueurs se rasent tous la tête entre eux, tandis qu'il les imite de son côté. En ce qui les concerne, cette pratique correspond à un souci d'égalité (*gongping*) et de «solidarité» (*tuanjie*). Les petits groupes d'amitiés qui se forment, selon des critères très variables, ne révèlent pas d'affinités particulières entre les joueurs appartenant au même groupe ethnique, pas plus qu'ils n'isolent les «aînés» des «cadets». Il se noue au sein de l'internat d'étroites relations de réciprocité. Si les «cadets» doivent parfois s'acquitter des plus basses besognes et sont souvent mis à contribution pour rendre des services, les «aînés» veillent à l'intégration des nouveaux venus, à leur compréhension des consignes de l'entraîneur, et à ce que leurs devoirs scolaires soient faits correctement, proposant éventuellement leur aide. Ils sont responsables devant l'entraîneur qui reste la figure tutélaire du club et celui qui dicte les règles¹⁰.

Il occupe un statut singulier dans l'univers des joueurs adolescents qui le surnomment affectueusement «Papa», parfois avec un brin d'ironie. En sa présence, ils l'appellent «Entraî-

neur» (*Jiaolian*), le saluent toujours debout, couvre-chef à la main, de préférence en position bien droite, et en s'inclinant légèrement avant de disposer. Il est un intermédiaire privilégié avec l'institution scolaire, dans la mesure où, n'ayant pas le statut de professeur ou de fonctionnaire, il y est rattaché mais n'y appartient pas. Il est un père symbolique dont l'autorité est légitimée par sa connaissance du baseball et de leurs contraintes quotidiennes. Kao Ke-wu, qui est lui-même aborigène, du groupe des Pangcah, sert aussi d'exemple à ses joueurs. Entre 2009 et 2011, et à plus de soixante ans, il suivait un cursus de master dans une université située de l'autre côté de l'île, exigeant qu'il fasse des allers-retours en train de plus de quinze heures, presque chaque week-end. Il insiste lourdement sur la question des études et des diplômes, lutte contre l'absentéisme de ses joueurs et veille à ce que chacun trouve une place à l'université à la sortie du lycée. En mai 2010, il annonçait avec fierté l'admission de toute la promotion dans différentes universités. Les noms des anciens élèves et des établissements supérieurs dans lesquels ils ont poursuivi leur cursus sont affichés dans le dortoir comme autant de modèles pour la nouvelle génération.

Interdits et transgressions

Kao définit le baseball comme une forme d'éducation» (*jiaoyu*) combinant les qualités «morales» (*de*), «physiques» (*ti*), «intellectuelles» (*zhi*), «esthétiques» (*mei*) et surtout de «vie en groupe» (*qun*), au fondement de l'éducation nationale à Taïwan. La «vie en groupe» est réglée par la «politesse» (*limao*), comme manifestation du respect de la hiérarchie sociale, et l'«esprit sportif» (*yundong jingshen*) qui englobe la persévérance et la constance dans l'effort, la résistance à la fatigue, la responsabilité de son état physique et l'idée que la blessure ou la maladie ne sont pas une fatalité. Tout ce qui peut mettre en danger l'intégrité physique d'un joueur ou l'équilibre du groupe est en conséquence fermement combattu. Si un joueur tombe malade avant une compétition, il pourra être puni et sera écarté du groupe, parfois renvoyé chez lui, pour éviter l'épidémie. Il est recommandé de ne pas s'amuser avec les autres élèves, comme par exemple participer à une partie de basket-ball, pour éviter les blessures.

Il est aussi formellement interdit aux joueurs de boire, fumer ou mâcher le bétel. Si les joueurs se montrent conscien-

¹⁰ Les ressemblances avec le système des Public Schools britanniques au XIX^e siècle ne sont peut-être pas fortuites. Le Japon de l'ère Meiji (1867-1912) s'est largement inspiré du modèle anglo-saxon pour la modernisation de ses propres écoles (Darbon 2008: 284-295) avant de le diffuser à Taïwan sous son administration (1895-1945).

qu'ils transgressent certains de ces interdits, à leurs risques et périls. Certains mâchent le tabac discrètement durant l'entraînement. D'autres se réfugient à l'internat pour fumer une cigarette, ou boire de l'alcool. Dans ce cas, prime la loi du «pas vu pas pris» et les joueurs tentent chaque fois de se couvrir les uns les autres, allant jusqu'à des manœuvres de diversion. S'ils sont pris sur le fait, l'entraîneur peut parfois fermer les yeux et tenter de régler les problèmes en interne. Il veille ainsi à ce que l'équilibre de son effectif ou l'avenir de ses joueurs ne soit pas menacé par la sanction d'une faute de comportement qu'il juge bénigne, ce qui peut concerner la transgression de n'importe lequel des interdits précédemment énoncés. Il n'en va pas toujours de même lorsqu'ils sont confrontés au surveillant (*shejian*) ou aux gardiens-militaires (*jiaoguan*), beaucoup plus intransigeants.

Toute transgression est susceptible d'être sanctionnée par une exclusion définitive de l'équipe, et ainsi ruiner tout espoir de carrière. Cela n'entraîne pas pour autant un renvoi du lycée. Le joueur redevient un élève comme les autres, pour qui toutes ces proscriptions ne sont plus une menace. L'exclusion de l'équipe, mais non du lycée, montre que faire partie de l'équipe de baseball est entendu comme un privilège par la direction. Le fait que la pression morale soit plus forte sur les joueurs que sur les autres élèves rappelle que l'équipe sert l'image de l'école et qu'elle doit se conformer, au moins publiquement, à certaines normes inscrites dans le contexte taïwanais et l'histoire de son sport national.

Conclusion

Dans un contexte taïwanais où ils sont aujourd'hui encore marginalisés, les Aborigènes appréhendent le baseball comme un moyen de promotion sociale dans lequel ils s'engagent massivement dès le cursus scolaire. Cet engouement est aussi le résultat d'une active politique d'intégration de l'Etat, passant notamment par des aides financières et l'inculcation de valeurs morales. Leurs performances ont largement contribué au développement de ce sport à travers le pays et au maintien du prestige national dans les compétitions internationales, essentiellement juniors. Elles ont aussi débouché sur la constitution de l'imaginaire d'un baseball spécifiquement «aborigène», caractérisé par un style de jeu plus agressif et intuitif, au service des discours sur l'identité ethnique. La logique institutionnelle et adultocentrée tend ainsi à essentialiser l'identité des joueurs adolescents dans une définition étroite de ce qu'est «être aborigène», et leur donne la charge de défendre cette étiquette sur les terrains. Elle entre en dissonance avec leur identité vécue qui est un processus permanent dont l'ethnicité est une dimension parmi d'autres et, dans ce

cas précis, non prééminente. Plongés dans le quotidien des entraînements, des cours et des lessives, les joueurs de Chenkung paraissent peu concernés par les enjeux politiques et identitaires qui entourent leur pratique. Ils ne les ignorent pas pour autant et en ont intégré une partie du discours. Ils ne manquent pas non plus de les instrumentaliser pour promouvoir l'image de leur club ou obtenir individuellement les avantages auxquels donne droit le statut d'«aborigène».

Les catégorisations ethniques ne gouvernent pas les relations entre ces adolescents dont les affinités se tissent sur des critères très divers. Elles tendent aussi à s'effacer devant l'égalitarisme qu'imposent les impératifs de la vie collective en internat et le statut de coéquipiers, au profit d'une hiérarchie fondée sur les relations entre «aînés» et «cadets» sous l'égide de la figure paternaliste de l'entraîneur. La communauté morale que constitue l'équipe est elle-même rappelée aux joueurs par une règle de vie stricte et encadrée par de nombreuses interdictions, les contraintes du quotidien et des pratiques plus ponctuelles, comme le fait de se raser les cheveux collectivement, qui brident parallèlement les aspirations individuelles.

En dépit de l'intégration relative que constitue l'appartenance à une équipe scolaire, les joueurs subissent conjointement une exclusion de fait. Ils ont le privilège de représenter leur établissement, voire la nation, par leurs performances sportives et morales. Mais ils sont astreints à un régime ascétique et au respect de valeurs morales contraignantes. Le baseball leur donne l'opportunité de poursuivre leurs études en évitant partiellement le couperet des examens. Mais ils endurent parallèlement une stigmatisation sociale, y compris du corps enseignant, qui les classe comme des élèves forcément médiocres. Soumis à un programme surchargé, alternant cours et entraînements, croulant sous la fatigue qui en résulte, ils se retrouvent cantonnés dans une unique voie d'études spécialisée et professionnelle dont les débouchés restent somme toute minces.

A l'école du baseball, ces adolescents apprennent avant tout à devenir des spécialistes de cette pratique. Cela implique de travailler des aptitudes physiques et d'intégrer des connaissances techniques jusqu'à ce qu'elles deviennent des automatismes, mais aussi de se construire socialement comme tels. L'expérience collective d'un même mode de vie, avec ses règles drastiques, même si elles sont parfois contournées, fixe le cadre de relations durables. L'appartenance à une école et son équipe forge un réseau d'interconnaissances. Au fil des années, les coéquipiers tissent entre eux des liens forts qui pourront, à l'occasion, être mobilisés à l'âge adulte, lors de la recherche d'un emploi par exemple. Ils partagent une même culture, des modèles, un système et ses représentations, transmis essentiellement par un entraîneur qui les a lui-même apprises de ses

ainés. Mais les règles sociales et les savoirs ne sont pas exclusivement intégrés au travers des enseignements dispensés par l'entraîneur ou l'institution; ils le sont aussi au sein des groupes de pairs, où ils sont expérimentés et réappropriés, tantôt respectés ou transgressés. C'est au travers de cet apprentissage commun que se négocient les appartenances de ces adoles-

cents jouant d'une part sur les politiques et logiques institutionnelles dont ils sont l'enjeu et qui leur assignent une identité ethnique, et d'autre part sur les multiples contraintes les rassemblant dans une communauté de pratique dès lors qu'ils redeviennent acteurs de leur propre quotidien.

RÉFÉRENCES

Allio Fiorella

1998. «La construction d'un espace politique austronésien à Taiwan». *Perspectives chinoises* 47: 54-62.

2000. «Comprendre l'unicité, la multiplicité et le Tout». *Perspectives chinoises* 57: 44-51.

Corcuff Stéphane

2001. «L'introspection des Han à Formose. L'affaire des manuels scolaires «Connaitre Taiwan» (1994-1997)». *Etudes chinoises* 20(1): 41-84.

Darbon Sébastien

2008. *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon. De l'histoire évènementielle à l'anthropologie*. Paris: Maison des sciences de l'homme.

Delalande Julie

2003. «Culture enfantine et règles de vie. Jeux et enjeux de la cour de récréation». *Terrain* 40: 99-114.

2007. «Des recherches sur l'enfance au profit d'une anthropologie de l'école». *Ethnologie française* 37(4): 671-679.

2009. «Pratiques enfantines à l'écart des adultes», in: Julie Delalande (Ed.), *Des enfants entre eux*, p. 4-10. Paris: Autrement (Mutations).

Filiod Jean-Paul

2007. «Anthropologie de l'école. Perspectives». *Ethnologie française* 37(4): 581-595.

Hsu Chang-hui, Lou Shi-je

2011. «The status and development of technological and vocational education for the Aborigines in Taiwan». *Jiaoyu ziliao jikan* 51: 1-20.

Lin Wen-lan

2010. *Indigenous Baseball Dreams: The Educational Regime, Cultural Production and Reproduction of Social Hierarchies*. Ph.D.: National Taiwan University.

Liu Pi-chen

2010. «From tribal society to nationalized ethnic group: Imagination and performance of identity in qataban (headhunting ritual / harvest festival) among the Kavalan». *Taiwan Journal of Anthropology* 8(2): 37-83.

2011. «Du stigmaté à la revendication: mémoire et oubli dans la refondation des identités aborigènes de Taïwan», in: Samia Ferhat, Sandrine Marchand (Eds), *Taïwan. Ile de mémoires*, p. 247-262. Lyon: Tigre de Papier.

Meyer Jeffrey E.

1988. «Teaching morality in Taiwan schools: The message of the textbooks». *The China Quarterly* 114: 267-284.

Morris Andrew D.

2010. *Colonial Project, National Game. A History of Baseball in Taiwan*. Berkeley / Los Angeles: University of California Press.

Perspectives chinoises

2000. Dossier: Les dynamiques identitaires à Taiwan. *Perspectives chinoises* 57: 44-91.

Roden Donald

1980. «Baseball and the quest of national dignity in Meiji Japan». *The American Historical Review* 85(3): 511-534.

Simon Scott

2009. «Identité autochtone et lutte pour l'autodétermination: le cas de la nation taroko à Formose», in: Natacha Gagné, Thibault Martin, Marie Salaün (Eds), *Autochtonies. Vues de France et du Québec*, p. 311-330. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Soldani Jérôme

2010. «Partout le même, chaque fois différent». Une interprétation du baseball taiwanais dans le contexte global». *Journal des Anthropologues* 120-121: 121-148.

2011. «Pourquoi les Taïwanais jouent-ils au baseball? Etude diachronique d'une diffusion réussie». *Ethnologie française* 41(4): 677-689.

Stafford Charles

1992. «Good sons and virtuous mothers: Kinship and Chinese nationalism in Taiwan». *Man* 27(2): 363-378.

Sundeen Joseph Timothy

2001. «A «Kid's Game»? Little league baseball and national identity in Taiwan». *Journal of Sport and Social Issues* 25(3): 251-265.

Yu Junwei

2007a. *Playing in Isolation. A History of Baseball in Taiwan*. Lincoln: University of Nebraska Press.

2007b. «The Hongye legend in Taiwanese baseball: Separating myth from reality». *The International Journal of the History of Sport* 24(10): 1264-1280.

Yu Junwei, Bairner Alan

2010. «Schooling Taiwan's aboriginal baseball players for the nation». *Sport, Education and Society* 15(1): 63-82.

AUTEUR

Jérôme Soldani est doctorant en anthropologie à l'Université de Provence (Aix-en-Provence), inscrit à l'Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative (IDEMEC, laboratoire CNRS, UMR 7307) et membre du Groupe français de recherche sur Taiwan (CNRS, GDR n°2991). Ses recherches doctorales portent sur les tensions entre *tradition* et *modernité* qui sont à l'œuvre dans la société taïwanaise, par le prisme du baseball, son «sport national». Elles s'appuient sur plusieurs enquêtes de terrain en milieux scolaire (amateur) et professionnel.

Institut d'Ethnologie Méditerranéenne, Européenne et Comparative

Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, 5 rue du Château de l'Horloge – BP 647, F-13094 Aix-en-Provence

jeromesoldani@hotmail.fr